Y a-t-il une vie culturelle en AlgÃ©rie ?

Par : Amar Ingrachen. Mon Journal d'AlgÃ©rie. 02.01.2012

En France, Â« lâ€™exception culturelle Â» est, selon Monique Gadant, Â« de privilÃ©gier la production nationale. Â» En AlgÃ©rie, câ€™est soit de ne pas sâ€™intÃ©resser Ã la culture du tout, soit dâ€™y injecter la plus grosse dose de Â« propagande Â» possible. Câ€™est du moins ce que pense une bonne partie des AlgÃ©riens. Le maintien de Khalida Toumi Ã la tÃªte du ministÃ¨re de la Culture dÃ©note-t-il la bonne santÃ© du secteur ? Pour certains, oui. Mais pour les autres, vraisemblablement rÃ©voltÃ©s, il ne faut pas que relativiser. Mais bien plus.

Des salles pour abriter le silence

Officiellement, des infrastructures culturelles existent dans les quatre coins du pays : des maisons de culture, plus de 500 centres culturels, des thÃ©Ã¢tres rÃ©gionaux, des Ã©coles de Beaux Arts, des salles de cinÃ©ma, des bibliothÃ¨ques, etc. Mais, dans la rÃ©alitÃ©, derriÃ¨re chaque chiffre se cache une multitude dâ€™autres.

Le thÃ©Ã¢tre, le cinÃ©ma, la peinture et la musique, arts dont lâ€™essor et la promotion, moins que le livre, sont exclusivement liÃ©s aux politiques du gouvernement, la disponibilitÃ© dâ€™espaces et dâ€™infrastructure de leur socialisation, sont carrÃ©ment aux oubliettes. Combien de salles de thÃ©Ã¢tre, de cinÃ©ma, dâ€™exposition y-t- il en AlgÃ©rie ? TrÃ¨s peu.

A peine un Ã©tablissement pour 100.000 habitants. ComparÃ© Ã nos voisins du Maroc et de la Tunisie, ou encore du Liban et de lâ€™Egypte, nous accusons un retard Ã©norme, ce qui veut dire que mÃªme au plan des infrastructures dont on se vante dâ€™Ãªtre performants, on est au bas de lâ€™Ã©chelle. Pour ce qui est particuliÃ¨rement des salles de thÃ©Ã¢tre et de cinÃ©ma, la donne est alarmante.

DotÃ© de 450 salles au lendemain de lâ€™indÃ©pendance, le parc cinÃ©matographique algÃ©rien retrÃ©cit comme une peau de chagrin.

Toutes les salles ont Ã©tÃ© fermÃ©es durant la dÃ©cennie noire. MÃªme Ã Alger oÃ¹ il y en avait 57 il nâ€™en restait presque aucune.

Depuis quelques annÃ©es, des travaux de rÃ©habilitation sont engagÃ©s en vue de les rouvrir. Mais jusque-lÃ , seules quelques-unes dont la gestion dÃ©pend directement du ministÃ¨re de la Culture, sont rouvertes : la Sierra Maestra, Algeria, etc.

Ceci dit, le cinÃ©ma algÃ©rien, exceptÃ© quelques travaux de Belkacem Hadjadj, Ismail Ferroukhy, Marzak Allouache, etc., peine toujours Ã Ã©merger sur le plan de la crÃ©ation.

Le manque de salles serait-il lâ€™unique raison de sa stagnation ? Pas si sÃ»r. Merzak Allouache, cinÃ©aste de renom, pense que la stagnation du cinÃ©ma algÃ©rien, fait par ailleurs Ã©vident, est due non pas au seul manque de salles, mÃªme si ce problÃ¨me demeure crucial, mais aussi Ã la chertÃ© du tournage. Â« La rÃ©alisation dâ€™un film coÃ»te trop cher. Quelquefois, il faut frapper Ã plusieurs portes et ce nâ€™est pas facile dâ€™avoir le souffle long. Plusieurs ont laissÃ© tomber Ã mi- chemin. Â» MÃªme son de cloche de la part de Bachir Derrais qui trouve que les 205 milliards que donne le ministÃ¨re de la Culture est largement insuffisant pour rÃ©aliser un film.

Le thÃ©Ã¢tre, art orphelin

Le pÃ¨re des arts nâ€™Ã©chappe pas Ã lâ€™engrenage, notamment depuis la fin des annÃ©es 80. Son territoire se limite aux seuls thÃ©Ã¢tres rÃ©gionaux qui, par ailleurs, ne sâ€™ouvrent que dâ€™une faÃ§on occasionnelle et prÃ©sentent des piÃ¨ces jugÃ©es, gÃ©nÃ©ralement, outranciÃ¨rement mÃ©diocres par les spÃ©cialistes. Un art orphelin. De Tout. Pour Ahmed Cheniki, professeur des universitÃ©s et critique de thÃ©Ã¢tre, Â« la scÃ¨ne thÃ©Ã¢trale nationale se fait de plus en plus aphone, mÃªme si de temps en temps, quelques voix sâ€™Ã©lÃ¨vent de quelques structures et de quelques murs pour rappeler leur existence. Due Ã lâ€™instabilitÃ© politique et les graves Ã©vÃ©nements connus par le pays durant la dÃ©cennie 90, cette situation nâ€™a pas permis au thÃ©Ã¢tre de retrouver la vitalitÃ© et lâ€™enthousiasme des premiÃ¨res annÃ©es de lâ€™indÃ©pendance. La fin des annÃ©es 90 et lâ€™an 2000 connurent lâ€™apparition dâ€™un autre genre de reprÃ©sentation cÃ©lÃ©brant lâ€™hÃ©roÃ¯sme guerrier et mettant en scÃ¨ne des personnages historiques. Cette mode, prise en charge par des textes dâ€™une mÃ©diocritÃ© lÃ©gendaire,

sans aucune ligne dramaturgique, rapporte certes Ã ses auteurs des bÃ©nÃ©fices financiers, mais exclut le spectateur qui boude ce type de piÃ¨ces qui, trop souvent, ne dÃ©passent pas lâ€™unique reprÃ©sentation. Lâ€™Histoire de lâ€™AlgÃ©rie, pervertie Ã outrance, malmenÃ©e, devient le lieu dâ€™un jeu macabre mis en scÃ¨ne avec la bÃ©nÃ©diction de structures Ã©tatiques et de lâ€™argent public. Â» Le problÃ¨me des infrastructures nâ€™est pas seul le responsable du recul du thÃ©Ã¢tre en AlgÃ©rie pour ainsi dire. Câ€™est lâ€™incompatibilitÃ© des spectacles avec les besoins du public qui ont entraÃ®nÃ© un dÃ©sintÃ©rÃªt macabre pour le thÃ©Ã¢tre. Les chiffres inhÃ©rents aux rÃ©alisations dâ€™infrastructures que rabÃ¢chent Ã chaque fois les officiels, prÃ©sentÃ©s comme signe de bonne santÃ© du secteur, cachent mal donc mal le dÃ©sastre culturel national.

En effet, mÃªme quand les infrastructures existent, force est de constater que la culture nâ€™y est pas. Â« Le fonctionnement trop bureaucratique accordant beaucoup plus dâ€™importance Ã la fonction administrative marginalise les vÃ©ritables producteurs et donne Ã voir une entreprise thÃ©Ã¢trale trop fermÃ©e et se caractÃ©risant souvent, au niveau de la gestion, par un jeu dâ€™Ã©quilibrisme qui sanctionne nÃ©gativement les meilleurs Ã©lÃ©ment Â», analyse Ahmed Cheniki qui poursuit, tranchant : Â« Lâ€™entreprise, prisonniÃ¨re de son statut absurde dâ€™EPIC, en contradiction avec les textes en vigueur sur la reprÃ©sentation culturelle et lâ€™activitÃ© thÃ©Ã¢trale, va privilÃ©gier la dimension administrative occultant sÃ©rieusement la fonction artistique et technique. Â»

Quelle culture pour quel public ?

Le ministÃ¨re, censÃ© promouvoir la culture, bloque. Le dÃ©sert a par consÃ©quent toutes les raisons dâ€™avancer. MÃªme si Ahmed Cheniki pense que le dÃ©sintÃ©rÃªt du public est essentiellement liÃ© Ã la pauvretÃ© de la production thÃ©Ã¢trale et artistique et l'absence d'un projet culturel sÃ©rieux, force est de constater que lâ€™Ã©quation est trop complexe.

A BoumerdÃ¨s, Ã quelques dizaines de kilomÃ¨tres dâ€™Alger seulement, ni salle de thÃ©Ã¢tre, ni cinÃ©mathÃ¨que. La maison de la culture toujours fermÃ©e, lâ€™activitÃ© culturelle y est au point mort. Â« Câ€™est le dÃ©sert Â», commente-on tous azimuts. Â« A BoumerdÃ¨s, on se croirait dans une prison. Et comme le ridicule ne tue pas, on a mis Ã lâ€™entrÃ©e de la ville une enseigne oÃ¹ sâ€™est Ã©crit que BoumerdÃ¨s est la ville des arts et de la crÃ©ativitÃ©. Câ€™est vraiment moche Â», commenta Tahar, jeune artiste-musicien. Â« Câ€™est la mÃªme chose partout Â», explique un cadre du secteur requÃ©rant lâ€™anonymat. Pour lui, ce qui se fait relÃ¨ve plus de la propagande gratuite que dâ€™activitÃ©s visant Ã promouvoir la culture et les arts. Â« Il est vrai que dans certaines villes, notamment Alger et Tizi-Ouzou, il existe une certaine vie culturelle. Mais cette existence est plus mÃ©diatique quâ€™autre. Câ€™est du tape-Ã -lâ€™Å“il. Â» Par ailleurs, en plus de la concentration des activitÃ©s dans les grandes villes, il est constatable que ces activitÃ©s arrivent rarement Ã attirer le public. Il nous est, Ã maintes reprises, arrivÃ©s de nous retrouver avec quelques dizaines de personnes dans une salle de thÃ©Ã¢tre, un concert, une cinÃ©mathÃ¨que. MÃªme les festivals rÃ©gionaux, nationaux et internationaux, qui bouffent pourtant des budgets faramineux, 5.200.000.0 dinars environ par annÃ©e, nâ€™arrivent quelquefois pas Ã crÃ©er lâ€™Ã©vÃ©nement. Â«Ce qui se fait nâ€™intÃ©resse aucunement le public, car tout est imposÃ© par la tutelle. Jamais le mouvement associatif et le public nâ€™ont Ã©tÃ© associÃ©s Ã la conception dâ€™un festival. Tout se dÃ©cide en dehors de ceux qui sont intÃ©ressÃ©s. Or, les choses devraient se passer autrement. Pour que le public adhÃ¨re, il faut aller vers lui, le former, lâ€™Ã©couter et lâ€™associer afin de le fidÃ©liser. On en est trÃ¨s loin Â», analyse encore ce cadre de la Culture.

Â«L'industrie du livre en AlgÃ©rie est trÃ¨s en retardÂ»

Y-a-t-il une industrie du livre en AlgÃ©rie ? La question ne se pose mÃªme pas. Les chiffres parlent dâ€™eux-mÃªmes. Youcef Zirem, dont les livres sont presque tous publiÃ©s en France, est catÃ©gorique : Â« L'industrie du livre en AlgÃ©rie est trÃ¨s en retard : ce retard signale, avec une Ã©vidence effrayante, le retard du pays en gÃ©nÃ©ral.

Dans les pays europÃ©ens, il se publie en une seule annÃ©e plus de 50 000 titres nouveaux. Combien de titres nouveaux sont-ils publiÃ©s en AlgÃ©rie chaque annÃ©e ? Moins de 1000... Â» Il existe plusieurs maisons dâ€™Ã©dition en AlgÃ©rie, 250 environs, mais mÃªme parmi les plus en vue, Barzakh, Casbah, Koukou, Chihab, Al Ikhtilef, Al MaÃ¢rifa, etc., aucune nâ€™arrive ni Ã faire connaÃ®tre les Ã©crivains

algÃ©riens en dehors de leur pays, ni Ã attirer ceux qui publient Ã lâ€™Ã©tranger. Pour Youcef Zirem, cette situation est due au fait quâ€™il nâ€™y a jamais eu en AlgÃ©rie de politique culturelle ouverte sur les vÃ©ritables crÃ©ateurs en dehors de la propagande du rÃ©gime.

Infrastructure, oui, mais pourquoi ?

Â«Lire un livre, câ€™est Ã©teindre un feu.Â» Cette cÃ©lÃ¨bre phrase dâ€™Amin Zaoui, prophÃ©tique, nâ€™a malheureusement pas trouvÃ© preneur. Selon le rapport annuel de lâ€™Unesco, les AlgÃ©riens ne lisent pas, ou trop peu. La culture savante nâ€™a aucune chance de se propager dans notre sociÃ©tÃ© Ã©tant donnÃ© que les AlgÃ©riens nâ€™on pas accÃ¨s Ã son principal vecteur, le livre.

Certaines parties relativisent en disant, par exemple, que le bon livre trouve toujours son bon lecteur. Mais ceci est loin dâ€™Ãªtre une rÃ¨gle. En effet, le champ culturel algÃ©rien, dans ses multiples dimensions, se dÃ©sertifie Ã vue dâ€™Å“il. Ce constat, il nâ€™y a que la ministre de la Culture, Khalida Toumi, et certains de ces proches collaborateurs, qui nâ€™y souscrivent pas. La directeur de la culture de Tizi-Ouzou, Ould Ali El Hadi, qui occupe par ailleurs le poste de directeur du ThÃ©Ã¢tre rÃ©gional, de la Maison de la culture et de lâ€™Ecole des beaux arts dâ€™Azazga, cas inÃ©dit dans les annales de lâ€™administration, ne rate aucune occasion pour dire, pourtant trÃ¨s mal placÃ©, tout le bien quâ€™il pense de ses supÃ©rieurs et de la santÃ© du secteur de la culture en AlgÃ©rie. Câ€™est le cas de presque tous les responsables du secteur qui, nâ€™ayant aucune relation, ni directe ni indirecte, avec la culture, ne doivent leurs postes quâ€™Ã leurs accointances et leur allÃ©geance Ã la ministre.

Â«Ce quâ€™on nous offre, câ€™est du nâ€™importe quoi. On ferme la porte devant les vrais hommes et femmes de culture et on lâ€™ouvre pour les parasites de tous bord. Les infrastructures culturelles, Ã Tizi comme ailleurs, ne sont que des tribunes pour promouvoir la culture light et folkloriser le reste.

Mais cela ne mâ€™Ã©tonne pas venant de Khalida Toumi. Quâ€™est ce que cette dame a Ã avoir avec la culture ? Hosni Moubarak, pourtant dictateur, a mis a la tÃªte de la culture le plus grand peintre du monde arabe, Farouk Hosni. Pourquoi pas la mÃªme chose chez nous ?Â» sâ€™insurge Hakim, Ã©tudiant et metteur en scÃ¨ne.

Â«Plusieurs fois, la ministre de la Culture a promis dâ€™introduire, de concert avec le ministÃ¨re de lâ€™Education nationale, des sÃ©ances de lecture dans les programmes scolaires. Il nâ€™en est rien Â» constate SaÃ¯d Karaouni, enseignant de franÃ§ais au collÃ¨ge. Pourquoi ? A quoi sert-il dâ€™ouvrir des bibliothÃ¨ques, dâ€™Ã©diter des livres et de construire des salles de lecture si on ne forme pas un lectorat ?

Â«Le lectorat, Ã§a se formeÂ»

Le livre nâ€™est pas quâ€™une question de statistique. Le nombre de maisons dâ€™Ã©dition, le nombre de salles de lecture, de librairies et de bibliothÃ¨ques est certes important, mais le vrai casse-tÃªte est dans le lectorat.

Combien de bibliothÃ¨ques y a-t-il en AlgÃ©rie ? Difficile de donner le chiffre exact. NÃ©anmoins, il est notable que toutes les wilayas disposent de bibliothÃ¨ques, toutes les universitÃ©s, tous les lycÃ©esâ€¦ et mÃªme les associations culturelles sont rÃ©guliÃ¨rement dotÃ©s dâ€™un lot de livres. Hamou, vice-prÃ©sident de lâ€™association Taneflith N Tmazight de DraÃ¢ El Mizan confirme : Â«Chaque annÃ©e, on reÃ§oit un lot de livres qui va jusquâ€™Ã 200. Â» Mais, regrette-t-il, Â«les gens ne lisent pas.Â»

OÃ¹ se situe donc le problÃ¨me ? Pour Youcef Zirem, Ã©crivain, Â«le lectorat peut exister grÃ¢ce Ã l'Ã©ducation familiale, Ã l'Ã©cole, au soutien du livre, Ã l'encouragement de la libertÃ© de dire... Â» Autrement dit, le lectorat se forme, il ne nait pas ex-nihilo.

Câ€™est lâ€™avis aussi de FayÃ§al Houma, auteur et Ã©diteur, qui, lui, met beaucoup plus lâ€™accent sur le rÃ´le de lâ€™Etat. Â«Une des missions urgentes que lâ€™Etat doit rapidement prendre est celle de replacer le livre dans une vision de dÃ©veloppement national par la contribution permanente et volontairement consentie des acteurs intervenant dans le processus de fabrication et de distribution du livre en AlgÃ©rie.

La tÃ¢che est ardue en ce sens que le livre exprime une double reprÃ©sentation : il demeure le pivot de la locomotive de la culture nationale et terrain dâ€™enjeux privilÃ©giÃ© dâ€™idÃ©ologies malsaines et dâ€™intÃ©rÃªts immenses Â» analyse FayÃ§al Houma qui considÃ¨re, par ailleurs, sa profonde prÃ©occupation quant Â«aux rapports moribonds quâ€™entretient le ministÃ¨re de la Culture avec les acteurs du livre dans sa dimension de support fondamental Ã la culture nationale. Â»

Amar Ingrachen

Posté par : alger-culture, le January 02 2013 14:34:41